Combien voit-on de gens sottement *entêtés*
Qui, nés avec le bât, veulent mourir bâtés!
LACHAMBEAUDIE.

— Substantiv. Personne entêtée, opiniâtre : *Vous n'êtes qu'un* ENTÊTÉ. *Ne faites donc pas l'*ENTÊTÉ. *L'amiral Coligny était un* ENTÊTÉ *systématique.* (Balz.) *La force de cervelle fait les* ENTÊTES, *et la force d'esprit les caractères fermes.* (J. Joubert.)

— **Syn. Entêté, entier, obstiné, opiniâtre, têtu.** L'homme *entêté* tient fortement à certaines idées qui sont entrées dans sa tête et qui l'empêchent d'écouter toutes les raisons qu'on peut lui présenter pour soutenir des idées opposées. L'homme *entier* ne veut rien rabattre de ses prétentions; il ne fait jamais la plus petite concession, soit pour ce qu'il regarde comme un droit, soit à l'égard des opinions qu'il a adoptées. L'homme *obstiné* persiste dans sa manière d'agir contre toute raison, par caprice, par esprit d'opposition. L'*opiniâtre* y persiste également, mais par une détermination réfléchie dont il ne veut pas démordre; l'opiniâtreté n'est pas toujours blâmable, elle se rapproche quelquefois d'une fermeté inébranlable. Enfin, l'homme *têtu* est tel par nature, par tempérament; il est toujours *entêté* avec tout le monde et en toutes circonstances.

— **Antonymes.** Faible de volonté, flexible, maniable, pliant, traitable.

ENTÊTEMENT s. m. (an-tè-te-man — rad. *entêter*). Sorte de vertige causé par quelque émanation : *L'odeur du lis cause presque toujours l'*ENTÊTEMENT.

— Fig. Opiniâtreté, obstination : *Rien ne ressemble mieux à la vive persuasion que le mauvais* ENTÊTEMENT. (La Bruy.) *L'*ENTÊTEMENT *est une faiblesse absurde : si vous avez raison, il amoindrit votre triomphe; si vous avez tort, il rend honteuse votre défaite.* (Sterne.) *Un esprit borné ajoute à son peu de prévoyance un* ENTÊTEMENT *insurmontable.* (La Roch.-Doud.) *L'*ENTÊTEMENT *sans l'intelligence, c'est la sottise soudée au bout de la bêtise et lui servant de rallonge.* (V. Hugo.) *Sur cent individus affectés d'idiotie, cinquante-sept étaient remarquables par leur* ENTÊTEMENT. (Belhomme.) *La stérilité de l'esprit produit l'*ENTÊTEMENT : *Quand on n'a qu'une idée, on y tient.* (Latena.)

ENTÊTER v. a. ou tr. (an-tê-té — du préf. *en*, et de *tête*). Donner à la tête de, causer une sorte de vertige à : *Je ne laisse pas de me promener avec plaisir; les chèvre-feuilles ne m'*ENTÊTENT *point.* (Mme de Sév.)

— Fig. Enorgueillir au point de faire déraisonner :

La qualité *l'entête*, et tous ses entretiens
Ne sont que de chevaux, de pages et de chiens.
MOLIÈRE.

‖ Engouer, prévenir en faveur de quelqu'un ou de quelque chose : *Qui vous* A ENTÊTÉ *d'une personne si peu respectable?*

— Absol. : *La fumée de charbon* ENTÊTE. *Il en est de certains esprits comme de certaines fleurs qui* ENTÊTENT. (A. d'Houdetot.) *Les beaux esprits sont comme les roses : une fait plaisir, un grand nombre* ENTÊTE. (S. Arnould.)

— Techn. *Entêter les épingles*, En fixer les têtes.

S'entêter v. pr. S'engouer, s'éprendre : *Les femmes ont d'ordinaire l'esprit encore plus faible et plus curieux que les hommes : aussi n'est-il point à propos de les engager dans des études dont elles pourraient* S'ENTÊTER. (Fén.)

— S'opiniâtrer, s'obstiner :

Ne *vous entêtez* point d'être chez vous le maître,
Contentez-vous de le paraître.
REGNARD.

— Absol. Prendre de l'entêtement, s'obstiner dans ses pensées : *C'est un juge dangereux, il est sujet à* S'ENTÊTER. (Acad.)

— **Syn. Entêter, engouer, enticher,** etc. V. ENGOUER.

ENTÊTEUR s. m. (an-tê-teur — rad. *entêter*). Techn. Ouvrier qui met les têtes aux épingles, qui les entête.

ENTÊTOIR s. m. (an-tê-toir — rad. *entêter*). Techn. Machine à entêter les épingles.

ENTHELMINTHES s. m. pl. (an-tèl-main-te — du gr. *entos*, dedans; *helmins, helminthos*, ver). Helminth. Classe de vers comprenant les vers intestinaux.

ENTHÉOMANIE s. f. (an-té-o-ma-nî — du gr. *enthos*, inspiré, et de *manie*). Pathol. Folie religieuse.

ENTHLASE s. f. (èn-tla-ze — du gr. *enthlasis*, fracture). Chir. Fracture du crâne dans laquelle les esquilles se trouvent enfoncées. ‖ On dit aussi ENTHLASIE.

ENTHOUSIASME s. m. (an-tou-zi-a-sme — du gr. *enthousiasmos*, espèce de fureur et d'inspiration divine dont l'âme est éprise; de *enthous*, inspiré par un dieu, dérivé lui-même de *en*, en, et *theos*, dieu; *asthma*, souffle. Le gr. *theos*, pour *deFos*, l'aspiration initiale remplaçant le digamma supprimé, est le même que le sanscrit *dêva*, dieu, zend *daêva*, démon; latin *deus*, dieu; irlandais ancien *dia*, kymrique *dew*, armoricain *douc*, cornique *deu*, lithuanien *dewas*, formes qui se rapprochent toutes de la racine *div*, briller, et aussi du sanscrit *div*, ciel, et désignent par conséquent Dieu comme l'Etre céleste ou lumineux. V. DIEU). Exaltation produite par l'inspiration divine : *L'*ENTHOUSIASME *des prophètes, des sibylles, de la pythonisse.*

— Par anal. Sorte d'exaltation dont l'écrivain et l'artiste sont animés par la contemplation passionnée de leur sujet : *L'*ENTHOUSIASME *est le partage des grands poëtes. L'*ENTHOUSIASME *est la chaleur de l'imagination au plus haut degré.* (Marmontel.) *Une invocation est toujours un morceau d'*ENTHOUSIASME. (Grimm.) *Le scepticisme perce au fond de tous les* ENTHOUSIASMES *de Gœthe.* (St-Marc Gir.) *L'*ENTHOUSIASME *ne se laisse pas rencontrer par ceux qui le cherchent; il vient à nous quand nous le méritons.* (G. Sand.) ‖ Disposition ou mouvement de l'âme qui la porte à s'exalter et lui inspire une sorte d'entraînement passionné : *L'*ENTHOUSIASME *religieux. L'*ENTHOUSIASME *guerrier. On ne s'élève point aux grandes vérités sans* ENTHOUSIASME. (Vauven.) *L'*ENTHOUSIASME *seul peut contre-balancer la tendance à l'égoïsme.* (Mme de Staël.) *L'*ENTHOUSIASME *fait en un jour ce que la raison fait en plusieurs siècles.* (Alibert.) *Sans l'*ENTHOUSIASME, *ce puissant levier des grandes choses, les talents et la vertu resteraient au-dessous d'eux-mêmes.* (Sanial-Dubay.) *Un seul pas au delà de l'*ENTHOUSIASME, *et l'on est dans le fanatisme; un pas de plus, et l'on tombe dans la folie.* (Descuret.) *L'*ENTHOUSIASME *est l'état le plus élevé de la nature humaine.* (V. Cousin.) *Un peu d'*ENTHOUSIASME *mène plus loin que beaucoup de raison.* (Mme C. Fée.) *L'adresse séduit, l'*ENTHOUSIASME *fait des prosélytes.* (De Lévis.) *Heureux les peuples chez qui la source sacrée de l'*ENTHOUSIASME *n'est pas tarie.* (L. Enault.) ‖ Admiration passionnée : *Obtenir un succès d'*ENTHOUSIASME. *Que l'Italie ait divinisé Dante, cet excès d'*ENTHOUSIASME *est naturel et excusable.* (La Harpe.) *L'*ENTHOUSIASME *qu'inspire la gloire des armes est le seul qui puisse devenir dangereux à la liberté.* (Mme de Staël.) *La nouveauté est une des conditions de l'*ENTHOUSIASME. (Lamart.) *L'*ENTHOUSIASME *s'évapore en se refroidissant.* (Lamart.) *L'amour naît de l'*ENTHOUSIASME *ou d'une connaissance intime.* (Mme de Rémusat.)

— **Syn. Enthousiasme, exaltation.** *Enthousiasme* se prend généralement en bonne part; il exprime l'état d'une âme ardente qu'un zèle extraordinaire transporte et inspire. L'*exaltation* est souvent factice, elle approche de la folie, elle pousse à des actes que la froide raison désavoue.

— **Antonymes.** Apathie, flegme, froideur, indifférence, sang-froid.

— **Épithètes.** Noble, sincère, réel, ardent, brûlant, fougueux, irréfléchi, indescriptible, emporté, aveugle, fol, poétique, lyrique, sublime, héroïque, religieux, prophétique, saint, pieux, sacré, affecté, apparent, trompeur, mensonger, faux, éphémère, passager.

— **Encycl.** L'*enthousiasme* est une inspiration, une excitation extraordinaire de l'âme, une exaltation intérieure qui se manifeste au dehors par l'énergie, quelquefois par la violence des paroles ou des actes. On parle de l'*enthousiasme* du poëte, du saint, du héros; mais ce caractère n'est pas le privilége exclusif de tels hommes; tous les hommes en sont susceptibles : les plus graves, les plus austères peuvent le sentir, et il y a un *enthousiasme* philosophique comme il y a un *enthousiasme* poétique. Des nations ont été animées d'un véritable *enthousiasme*, sous l'influence de grands événements politiques ou religieux. Ces élans de courage qui soulèvent tout un peuple contre les ennemis de la patrie ou de la liberté, ces admirables dévouements, éternel honneur de la nature humaine, qui poussent l'homme au sacrifice et mettent pour le martyr la volupté dans la torture, le feu de ces ardentes croyances, de ces actes de foi qui fondent des civilisations, où prennent-ils leur source ailleurs que dans l'*enthousiasme?* Qui voudrait étudier l'*enthousiasme* dans toute son étendue et sa puissance aurait à l'examiner sous ces diverses faces : inspiration chez le poëte ou même le prophète et le devin, réflexion sublime et profonde chez le philosophe, héroïsme chez le guerrier, dévouement chez le martyr. C'est un des sentiments les plus importants de l'âme et un des moins étudiés : cela tient à ce que, bien que commun, au fond, à tous les hommes, il demeure peu aperçu chez la plupart et ne se manifeste avec éclat que chez un petit nombre et, chez ceux-ci même, à de rares intervalles.

L'*enthousiasme* n'est point réfléchi, mais spontané. Il faut se rappeler que l'âme humaine existe sous deux modes : ou elle s'abandonne à l'instinct qui la pousse, et agit sans vouloir, sans même savoir son action; ou elle prend conscience d'elle-même, et, pour une plus ou moins grande part, intervient dans les effets de l'instinct, tantôt pour lui obéir, mais volontairement, tantôt pour le combattre, toujours pour le modifier en quelque façon, ne fût-ce que par la transformation d'un acte instinctif en acte volontaire. De ces deux modes, le premier est la *spontanéité*, le second la *réflexion*. Dans la spontanéité, on ne peut pas dire que ce soit véritablement l'homme qui agit, mais, en lui et par lui, quelque chose de supérieur. Il est mû par une force qui n'est pas lui-même et à laquelle il obéit sans la connaître; il vit d'une vie aveugle et d'autant plus puissante, dont il sent la plénitude, mais qu'il ne règle pas, qu'il ne songe même pas à régler, tant il est emporté d'un rapide, d'un irrésistible mouvement. Cette force qui meut l'homme et qui n'est pas l'homme, ce quelque chose de supérieur à lui qui agit en lui et par lui, que sera-ce, sinon la nature, sinon Dieu, l'auteur et le principe de tout être? La spontanéité sera donc, en un sens très-profond et très-vrai, *Dieu en nous*, ce qui est le sens du nom même de l'*enthousiasme*. L'*enthousiasme* n'est pourtant pas la spontanéité en général, mais une forme de la spontanéité, celle qui a été nommée, parce qu'elle est la plus éclatante. On a été longtemps avant d'apercevoir la spontanéité même, qui se cache dans les profondeurs de notre nature, dont elle est comme le fond divin; on n'a pas vu d'abord le fait général, véritablement divin, qui appartient à tous les hommes sans exception : on n'a vu que le fait exceptionnel, qu'on a attribué à l'influence de quelque divinité remplissant d'elle-même, par une rare faveur, quelques âmes d'élite.

L'*enthousiasme* est un état extraordinaire de l'âme, d'autant plus difficile à définir avec exactitude que les causes mêmes qui le produisent le dérobent à l'observation : l'âme ne peut guère ni, faute d'être assez calme, s'observer elle-même dans le présent, quand elle se trouve dans un pareil état; ni, faute d'avoir le souvenir assez précis d'une situation qui échappe presque à la conscience, s'observer dans le passé, quand elle ne s'y trouve plus. Socrate va-t-il demander aux poëtes le secret de leur inspiration, ils ne savent que lui répondre. Les philosophes seuls, plus modérés dans leur *enthousiasme*, quand ils en ont, plus habitués surtout à l'observation de l'âme par elle-même, doivent être entendus ici.

Platon, dans plusieurs de ses dialogues, *Io, Phèdre*, le *Banquet*, compte quatre sortes d'*enthousiasmes :* le *poétique*, don des muses, qu'excite le chant; le *mystique, enthousiasme* religieux qui vient de Bacchus, et que produisent les sacrifices, les expiations, les cérémonies sacrées; le *prophétique* ou la *divination*, présent d'Apollon, fruit du recueillement et de l'extase; enfin, l'*enthousiasme de l'amour*, qu'inspire non la Vénus populaire, mais la Vénus Uranie ou céleste, celle qui, par la route du beau, nous mène au bien. Dans cette première et vive esquisse est toute une théorie : on y voit quels sont les objets de ce divin sentiment et quelles en sont les conditions.

Il y a lieu de ramener ces divers objets à un objet unique : que la puissance qui transporte l'homme et l'élève au-dessus de lui-même soit le beau, ou le juste, ou le saint, ou le vrai, c'est toujours l'idée, la vue, le sentiment du bien. Une chose parfaite et sublime inspire à l'esprit qu'elle ravit l'ardent désir soit de l'obtenir, soit de l'imiter. Quoi qu'on puisse par erreur s'exalter pour un objet peu merveilleux ou d'un mérite imaginaire, c'est toujours d'un noble principe qu'émane l'*enthousiasme :* l'amour du bien. Aussi fut-il toujours étranger aux âmes communes et basses, et il n'est point d'âme haute qui ne le connaisse, il n'est point de véritable génie sans quelque degré d'*enthousiasme*. Qui ne se sent pas épris des charmes de la vertu pourra-t-il jamais être un vrai sage? Mais si l'*enthousiasme* est nécessaire à la vertu, au génie, il n'est lui-même ni le génie ni la vertu, et il peut égarer comme toute spontanéité que ne réglerait pas la raison. Il ne faut pas, en effet, oublier qu'il appartient au mode spontané de l'existence de l'âme : il n'est que le degré le plus élevé, en même temps que le plus éclatant et le plus manifeste, de ce mode. Aussi l'âge, le sexe, le tempérament, le concours de circonstances propres à tempérer ou à exalter la sensibilité, contribuent pour une grande part soit à l'empêcher, soit à le produire. Il s'allume surtout dans les réunions d'hommes qu'anime un même esprit religieux : aussi les Juifs disent-ils qu'on prophétise, quand on chante en chœur des cantiques, des psaumes. De même les Thyades, les bacchantes, les ménades, déjà échauffées par le dieu du vin, entonnant d'une seule voix un dithyrambe bachique, éprouvaient les transports d'une fureur divine, toute semblable à l'*enthousiasme*. On sait comment prophétisaient, dans l'ancien paganisme, les prêtresses, les pythies, les sibylles : *Subito non vultus, non color unus*, etc. On connaît l'*enthousiasme* extatique des bonzes, des fakirs, des derviches de l'Inde et de l'Orient. L'histoire de toutes les religions est pleine des faits et gestes de l'*enthousiasme*, depuis la descente du Saint-Esprit en langues de feu sur les apôtres, ou les visions apocalyptiques de saint Jean, ou le ravissement et la conversion de saint Paul (pour ne point sortir du christianisme), jusqu'aux tremblements des quakers, aux extases des convulsionnaires de saint Médard et à mille extravagances qui se continuent ou se renouvellent même de nos jours. Les jeunes gens, les femmes, celles surtout d'un tempérament hystérique, les hommes mélancoliques ou nerveux, sont plus que les autres accessibles à l'*enthousiasme;* il en est de même de certains peuples des pays chauds, tels que les Orientaux, les Arabes. Lucius rapporte que les gens d'Abdère, ayant assisté, en plein soleil et en plein air, selon la coutume, à la représentation d'une tragédie d'Euripide, coururent par la ville, au sortir du théâtre, comme des fous enthousiastes jusqu'à la nuit, dont la fraîcheur ne tarda pas à calmer leurs cerveaux et à faire tomber ce bel accès de fièvre poétique. Spinosa, dans son fameux *Traité théologico-politique*, si original pour le temps où il parut, dit, non sans esprit ni peut-être sans raison, que non-seulement le tempérament de l'homme le détermine à prophétiser, mais même que la prophétie varie en raison du tempérament : si le prophète est gai, il prédira victoires, paix glorieuse, bonheur; s'il est triste, il ne verra que malheurs, guerres et supplices. Elisée, prophétisant devant le roi Joram, demande qu'on lui joue de la musique pour le mettre en *enthousiasme :* la musique le réjouit, et il prédit des choses favorables.

« Quand on vous livrera entre les mains de la justice, dit Jésus à ses disciples, ne méditez point par avance ce que vous aurez à dire; mais ce qu'il vous faudra répondre vous sera inspiré sur l'heure : car ce n'est point vous qui parlerez, c'est l'esprit de Dieu. » Tel est en effet le propre caractère de l'*enthousiasme :* l'âme qu'il transporte ne s'appartient pas. Elle met en jeu les plus vives de ses facultés, les plus brillantes, les plus fécondes et elle n'a point d'action sur elles. Est-ce bien elle qui les met en jeu? De là le danger, en même temps que la puissance et la grandeur de ce noble, de ce divin sentiment. Il a beau être divin, si c'est le bien que l'homme poursuit toujours dans cette noble ivresse, est-ce toujours le bien qu'il voit? est-ce toujours le bien qu'il saisit? Ne risque-t-il pas de se tromper et de tomber d'une chute d'autant plus grave que son exaltation l'a élevé plus haut? Que de périls ne court-il pas quand il renonce à la réflexion, c'est-à-dire à la raison, à sa vraie personnalité, à sa responsabilité morale; quand il abandonne son seul guide pour se confier aveuglément à un sentiment que la raison doit conduire! Aussi n'y a-t-il qu'un pas de l'*enthousiasme* religieux au fanatisme, de l'*enthousiasme* patriotique à l'inhumanité, de tout *enthousiasme*, en un mot, aux plus extravagantes aberrations, aux excès les plus étranges, quand ils ne sont pas les plus coupables.

Qu'elles sont donc admirables autant que rares ces heureuses âmes qui savent joindre dans une puissante harmonie l'*enthousiasme* à la raison, tempérer les ardeurs de l'un par le calme de l'autre et emprunter à chacun de ces deux principes ce qu'il a d'excellent, en en laissant ce qu'il a d'excessif! C'est la condition des grandes œuvres.

L'*enthousiasme* mérite le nom que la philosophie grecque lui a donné : il est divin. Il vient de la spontanéité, qui est véritablement la nature ou Dieu en l'homme. Tous les hommes en sont capables, mais non au même degré. Il peut avoir plusieurs objets en apparence; au fond, il n'en a qu'un seul, le bien, dont l'idée, dont la vue attire et agite l'âme. Il arrache l'homme à lui-même et le pousse aux extrêmes, ou du bien, ou du mal; car il pousse et n'éclaire pas. Celui qui ne se guide pas à la lumière de sa raison marche au hasard, vers l'abîme comme vers le ciel. L'*enthousiasme* est un des plus précieux éléments de notre nature, que nous ne saurions tout à la fois ni conserver avec un soin trop jaloux, ni surveiller d'un œil trop attentif.

Plus on se rapproche des siècles civilisés, des époques où l'art remplace la nature, moins on rencontre, même chez les poëtes, le véritable *enthousiasme*. Ils n'en gardent plus guère que l'apparence et font penser à ce vers célèbre de Boileau :

Souvent un beau désordre est un effet de l'art.

C'est dans les poëmes primitifs, dans les poëmes qui furent l'expression des sentiments populaires, que nous trouverons surtout l'*enthousiasme*. Homère et les chants orphiques en sont remplis; il déborde aussi dans les poëtes et les chants des nations modernes à leur jeunesse, dans nos *Chansons de geste* comme dans le *Romancero espagnol*. On ne le retrouve plus tard que de loin en loin chez des poëtes privilégiés, comme Corneille et Shakspeare; chez des poëtes qui expriment les passions, les élans des peuples; chez Tyrtée, Rouget de l'Isle, Kœrner. Enfin, par un contraste frappant avec l'esprit positif de notre siècle, l'*enthousiasme* s'est réveillé aussi puissant que jamais dans nos poëtes lyriques : Victor Hugo, Lamartine, Alfred de Musset. Il s'est manifesté chez eux parce qu'ils ont présenté dans leurs vers le fond même de la nature humaine; mais, après ce mouvement large et sincère, qui avec toutes les ressources de l'art conservait toutes les effervescences, les émotions de la spontanéité, leurs disciples n'ont plus mis au jour que de merveilleuses œuvres d'art sans *enthousiasme*. Ils ont composé froidement, et n'ont trouvé en général que la froideur chez le public.

Parmi les orateurs, il est assez difficile de distinguer ceux que l'*enthousiasme* emporte de ceux qui se font à force d'art une apparence d'*enthousiasme;* cependant, à certains passages des improvisations et des répliques, dans l'éloquence de la tribune, on sent passer victorieusement ce souffle enthousiaste qui trouble les tyrannies et fait tressaillir les peuples.

ENTHOUSIASMÉ, ÉE (an-tou-zi-a-smé) part. passé du v. Enthousiasmer. Exalté, vivement excité; pris d'admiration, d'enthousiasme : *Je ne suis pas* ENTHOUSIASMÉ *de ce prétendu succès de nos armes.*

ENTHOUSIASMER v. a. ou tr. (an-tou-zi-a-smé — rad. *enthousiasme*). Exalter, inspirer de l'enthousiasme à : *Ces discussions de l'assemblée animaient,* ENTHOUSIASMAIENT *la foule.* ‖ Frapper d'admiration : *Ce spectacle* A ENTHOUSIASMÉ *tout le monde. Dieu a concédé à la femme le privilége exclusif d'*ENTHOUSIASMER *les hommes.* (Toussenel.)

S'enthousiasmer v. pr. Concevoir une admiration exaltée : *Il* S'ENTHOUSIASME *à propos de rien. On ne* S'ENTHOUSIASME *pour rien aussi fortement que pour les mots qui n'ont pas un sens précis.* (Kotzebue.) *Les hommes* S'ENTHOUSIASMENT *facilement pour le génie militaire.* (Thiers.)

ENTHOUSIASTE adj. (an-tou-zi-a-ste — rad. *enthousiasme*). Qui admire passionnément : *Je ne suis pas* ENTHOUSIASTE *des succès militaires. Il est* ENTHOUSIASTE *de Racine et de Boileau.*

— Absol. Qui s'enthousiasme facilement, qui a le caractère exalté : *L'homme ferme attribue tout à la volonté, l'homme* ENTHOUSIASTE *à l'imagination, l'homme sensible à l'affection.* (Mme de Staël.) *La justice est de toutes les vertus la moins* ENTHOUSIASTE. (Mme de Rémusat.)

— Qui est inspiré par l'enthousiasme : *Des cris* ENTHOUSIASTES. *Des applaudissements* ENTHOUSIASTES.

— Substantiv. Admirateur ou partisan passionné : *Les* ENTHOUSIASTES *de la liberté. Quel écrivain n'a pas eu ses* ENTHOUSIASTES? *Les grands hommes ont été les* ENTHOUSIASTES *du bien moral.* (Volt.)

— Absol. Personne inspirée ou qui se donne pour inspirée : *En écoutant cet* ENTHOUSIASTE, *la foule crut entendre un prophète.* (Acad.) Peu usité. ‖ Personne exaltée, facile à s'enthousiasmer : *Les législateurs et les* ENTHOUSIASTES *n'ont guère songé qu'à se faire des empires.* (B. de St-P.) *Un* ENTHOUSIASTE *ne cherche point dans les ouvrages divins ce qu'il faut croire, mais ce qu'il croit.* (Portalis.) *Tout homme distingué fut d'abord, à ses premiers pas dans la vie, un* ENTHOUSIASTE *ridicule ou un infortuné.* (H. Beyle.)

— Hist. relig. Nom générique de tous les hérétiques ou sectaires qui se prétendent directement inspirés de Dieu, soit pour l'interprétation des Ecritures, soit dans tout autre but : *Les quakers appartiennent, parmi les sectaires, à la classe des* ENTHOUSIASTES.

— **Antonymes.** Apathique, flegmatique, froid.

ENTHYMÉMATIQUE adj. (an-ti-mé-ma-ti-ke — rad. *enthymème*). Logiq. Qui a la forme de l'enthymème : *Argument* ENTHYMÉMATIQUE.

ENTHYMÈME s. m. (an-ti-mè-me — du gr. *enthumêma*, réflexion, pensée; de *enthumeisthai*, avoir dans l'esprit; de *en*, en, et *thumos*, esprit). Logiq. Syllogisme dans lequel l'une des prémisses est sous-entendue : *L'*ENTHYMÈME *est l'argument pathétique, celui de l'orateur et du poëte.* (A. Didier.) *L'*ENTHYMÈME *cartésien* je pense, donc je suis, *n'est pas un raisonnement.* (V. Cousin.)

— **Encycl.** L'*enthymème* est un syllogisme imparfait, auquel manque soit la majeure, soit la mineure. Ainsi, lorsque je dis : Tout ce qui pense est esprit; or l'âme pense : donc l'âme est esprit, je fais un syllogisme complet; mais si je juge que la personne à laquelle je m'adresse a suffisamment présente à l'esprit, soit la majeure, soit la mineure de ce syllogisme, je pourrais exprimer la même proposition en disant : Tout ce qui pense est esprit : donc l'âme est esprit; ou : L'âme pense : donc l'âme est esprit.

On voit par là pourquoi la logique de Port-Royal dit de l'*enthymème* que c'est un syllogisme parfait dans l'esprit, mais imparfait dans l'expression, parce qu'on y supprime quelqu'une des propositions comme trop claire et trop connue, et comme étant facilement suppléée par l'esprit de ceux à qui l'on parle. « On l'appelle ainsi, dit Philopon, parce que l'intelligence à laquelle il s'adresse pense, de son chef, la proposition qu'il n'exprime pas. » Si l'on réfléchit maintenant que les hommes ont à leur disposition un certain nombre d'idées qui leur sont tellement familières qu'il suffit de les indiquer pour que l'esprit saisisse immédiatement toutes les conséquences qu'elles renferment; que ces idées sont comme la monnaie au moyen de laquelle les pensées s'échangent et qu'elles constituent ainsi la trame de tous les discours, on comprendra facilement que l'*enthymème* soit pour l'esprit la forme naturelle du raisonnement. Dans la plupart des cas, le syllogisme serait pour lui ce que sont des béquilles pour un homme qui a de bonnes jambes, c'est-à-dire un embarras. Ainsi, par exemple, si l'on veut dire qu'il faut éviter tel individu parce qu'il est méchant, personne ne s'avisera d'employer un syllogisme en règle et de dire : Il faut éviter les méchants; or, cet homme est méchant : donc il faut éviter cet homme. Mais tout le monde se servira de l'*enthymème* et dira : Evitez cet homme, il est méchant; ou : Il faut éviter les méchants; évitez cet homme.

La logique de Port-Royal fait à cet égard les observations suivantes : « Il est certain, dit-elle, que si de ce vers de la *Médée* d'Ovide, qui contient un *enthymème* très-élégant :

Servare potui, perdere an possim rogas!

on avait fait un argument en forme, en cette manière : Celui qui peut conserver peut perdre; or, je t'ai pu conserver : donc je te pourrais perdre, toute la grâce en serait ôtée. La raison en est que, comme une des principales beautés d'un discours est d'être plein de sens et de donner occasion à l'esprit de former une pensée plus étendue que n'est l'expression, c'en est, au contraire, un des plus grands défauts d'être vide de sens et de renfermer peu de pensées, ce qui est presque inévitable dans les syllogismes philosophiques : car l'esprit allant plus vite que la langue et une des propositions suffisant pour en faire concevoir deux, l'expression de la seconde devient inutile, ne contenant aucun nouveau sens. C'est ce qui rend ces sortes d'arguments si rares dans la vie des hommes, parceque, même sans y faire réflexion, on s'éloigne de ce qui ennuie, et l'on se réduit à ce qui est précisément nécessaire pour se faire entendre. » Du reste, l'*enthymème*, bien qu'il puisse exprimer des jugements nécessaires, tire surtout sa substance du *vraisemblable*, c'est-à-dire de ce qui arrive le plus ordinairement : On hait son bienfaiteur : donc il vous hait.

Les *signes*, c'est-à-dire certaines circonstances qui précèdent ou suivent un événement qu'elles annoncent ou dont elles témoignent, peuvent aussi servir de base à l'*enthymème*. Ainsi : Cette femme a du lait; donc elle a conçu; ou : Ses mains sont encore couvertes de sang; donc c'est lui qui est l'assassin, sont des *enthymèmes*.

Il peut arriver aussi que l'on renferme les deux propositions de l'*enthymème* dans une seule, que pour cette raison Aristote appelle *sentence enthymématique*, et dont il donne cet exemple :

Mortel, ne garde pas une haine immortelle.

En réalité l'*enthymème* se plie à toutes les nécessités du discours et peut revêtir toutes les formes. Ainsi, au lieu des arguments en forme qui précèdent, on peut dire : Il vous hait; n'êtes-vous pas son bienfaiteur? Vous êtes son bienfaiteur : il doit vous haïr. Voilà l'assassin; ses mains sont encore couvertes de sang. Assassin, tes mains sont encore couvertes de sang.

On voit par là pourquoi Aristote a été amené naturellement à nommer (*Rhétorique*, liv. Ier, chap. II) l'*enthymème* le *syllogisme de l'orateur*.

ENTHYMÉMISME s. m. (an-ti-mé-mi-sme — rad. *enthymème*). Rhétor. Figure qui consiste dans le rapprochement rapide, frappant, de deux propositions, rapprochement qui suffit pour faire tirer une conséquence, comme dans cet exemple : *Après cette gestion, que l'accusé prétend avoir été si honnête, le patron était en prison pour dettes, son agent s'était amassé une véritable fortune : concluez.*

ENTIBOIS s. m. (an-ti-boi). Techn. Morceau de bois qu'on place dans les mâchoires de l'étau pour y appuyer la pièce à limer, quand cette pièce doit se mouvoir sous la lime. ‖ On l'appelle aussi ESTIBOIS et BOIS À LIMER.

ENTICHÉ, ÉE (an-ti-ché) part. passé du v. Enticher. Obstinément attaché, partisan outré : *Quand les philosophes sont une fois* ENTICHÉS *d'un préjugé, ils sont plus incurables que le peuple même, parce qu'ils sont également* ENTICHÉS *et du préjugé et des fausses raisons dont ils le soutiennent.* (Fonten.) *Il faut se défier de son imagination, surtout quand on est un peu* ENTICHÉ *d'un système.* (Grimm.) ‖ Epris, infecté : *Etre* ENTICHÉ *d'une coquette.*

Il n'est point de défaut plus grand que l'avarice;
Il suffit de paraître *entiché de* ce vice,
Pour être regardé comme un homme sans cœur.
A quoi servent les biens que pour s'en faire honneur?
DESTOUCHES.

— Absol. Opiniâtre dans ses opinions, dans ses vues : *Vous êtes bien* ENTICHÉ. *C'est être trop* ENTICHÉ.

ENTICHEMENT s. m. (an-ti-che-man — rad. *enticher*). Action de s'enticher; état d'une personne entichée : *Je connais son* ENTICHEMENT.

ENTICHER v. a. ou tr. (an-ti-ché — Diez et Scheler font dériver ce mot de l'allemand *anstecken*, infecter d'une contagion, mais on ne voit pas comment l'*s* aurait disparu. M. Littré adopte l'opinion de Le Duchat et de plusieurs autres étymologistes, qui tirent *enticher* de *en* et de l'ancien français *teche*, qui est le même que *tache; enticher* serait donc la même chose qu'*entacher*). Inspirer un attachement opiniâtre à : *Qui vous* A ENTICHÉ *de cette personne?*

— Techn. Tailler sur patron, de façon qu'une partie de l'étoffe que recouvrirait le patron ait été déjà enlevée dans une précédente coupe.

S'enticher v. pr. S'attacher opiniâtrément : *Il* S'EST ENTICHÉ *de cette femme. Cela me fait prendre une pitoyable opinion des femmes de les voir* S'ENTICHER *de goujats qui les méprisent et les trompent.* (Th. Gaut.)

— Absol. S'obstiner, s'opiniâtrer : *Vous avez tort de* VOUS ENTICHER.

— **Syn. Enticher, engouer, entêter,** etc. V. ENGOUER.

ENTIER, IÈRE adj. (an-tié, iè-re — lat. *integer*, mot qui signifie proprement intact; de *in*, préfixe négatif, et du radical qui est dans *tactum*, supin du verbe *tangere*, toucher. Le latin *integer* est aussi le type du français *intègre*. Pour donner à *entier* un substantif, on recule aujourd'hui devant la forme naturelle et ancienne *entièreté*, et on a préféré reprendre la forme latine et faire *intégrité*. C'est ainsi que, par des scrupules dont on se ne rend pas compte, *court, complet*, et beaucoup d'autres adjectifs, sont restés privés d'un substantif abstrait correspondant). Qui est complet, dont rien n'a été retranché : *Un pain* ENTIER. *Une feuille de papier* ENTIÈRE. ‖ Qui comprend toutes les parties ou tous les objets distincts dont un tout est composé : *La France* ENTIÈRE. *L'univers* ENTIER. *L'atmosphère est la masse* ENTIÈRE *de l'air qui nous entoure en couvrant toute la surface de notre globe.* (A. Rion.)

J'ai vu trancher les jours de ma famille *entière*.
RACINE.

De l'univers *entier* je me vois repoussé.
LEGOUVÉ.

‖ Qui a toute sa durée, qui est pris dans toute sa durée : *Un jour* ENTIER. *Une année* ENTIÈRE. *La vie* ENTIÈRE. *Dieu a fait les grands arbres des forêts qui subsistent des siècles* ENTIERS. (Boss.)

— Fig. Complet, absolu : *Un* ENTIER *renoncement. Une* ENTIÈRE *indépendance. Jouir d'une* ENTIÈRE *liberté. Agir avec une* ENTIÈRE *bonne foi. Jésus exige de ses associés un* ENTIER *détachement de la terre.* (Renan.) ‖ Sans réserve, sans restriction, sans arrière-pensée :

Je m'abandonne *entière* à mon père qui m'aime.
VOLTAIRE.

‖ Sans atteinte : *Conserver sa réputation* ENTIÈRE. *Il faut de la gravité et du sérieux pour conserver la pudeur* ENTIÈRE. (Boss.) ‖ Toujours le même, nullement modifié ou résolu : *La question reste* ENTIÈRE *entre nous.*

— Particulièrem. Fier et obstiné, qui ne cède, qui ne plie que très-difficilement : *C'est une femme fort* ENTIÈRE *et qu'il ne faut pas contredire. Il est trop* ENTIER *dans ses opinions.*

— *Tout entier*, Absolument entier, dont rien absolument n'a été retranché : *Un pain* TOUT ENTIER. *Un jour* TOUT ENTIER. *La nation anglaise* TOUT ENTIÈRE *est l'aristocratie du reste du monde par ses lumières et ses vertus.* (Mme de Staël.) *Un peuple* TOUT ENTIER *n'est jamais coupable des excès que son chef lui fait commettre.* (B. Constant.) *Le progrès ou perfectionnement de notre espèce est* TOUT ENTIER *dans la justice et la philosophie.* (Proudh.) ‖ Pris sous tous ses aspects, avec toutes ses facultés : *L'homme est* TOUT ENTIER *dans chaque homme.* (Mme de Staël.) *L'âme peut passer* TOUT ENTIÈRE *dans la voix aussi bien que dans le regard.* (Lamart.)

Qui se donne au pays se donne *tout entier*.
C. DELAVIGNE.

Ce n'est plus une ardeur dans mes veines cachée,
C'est Vénus *tout entière* à sa proie attachée.
RACINE.

. . . . Quand la paix viendra-t-elle
Nous rendre comme vous *tout entiers* aux beaux-arts?
LA FONTAINE.

‖ Qui ne laisse rien après lui, à qui rien ne survit : *Mourir* TOUT ENTIER. *Regretter un ami, ce n'est pas l'avoir perdu* TOUT ENTIER. (A. Fée.)

Ne laisser aucun nom, c'est mourir *tout entier*.
RACINE.

— Prat. *Choses entières*, Circonstances qui ne sont pas changées : *Aujourd'hui les* CHOSES *ne sont plus* ENTIÈRES.

— Manége. Qui n'a pas subi la castration : *Les chevaux* ENTIERS *sont plus fougueux que les chevaux hongres.*

— Arithm. Qui ne contient pas de fractions d'unité : *Les nombres* ENTIERS *et les nombres fractionnaires.*

— s. m. Arithm. Nombre entier, nombre qui ne contient pas de fractions d'unité, mais seulement des unités entières : *Pour diviser une fraction par un* ENTIER, *il faut multiplier par l'*ENTIER *le dénominateur de la fraction.*

— Dans le langage commun, Totalité, existence simultanée de toutes les parties intégrantes : *Le monument subsiste dans son* ENTIER. *Ce passage a été conservé dans son* ENTIER. ‖ Fig. Sans atteinte : *L'homme est un trésor qu'il faut conserver dans son* ENTIER. (Alibert.)

— Littér. Mot qu'on donne à deviner dans une charade : *Dans* pinson, pin *est le premier*, son *le second et* pinson *l'*ENTIER.

L'*entier* sur le premier fait ouïr le second.
***

— Loc. adv. *En entier*, Totalement : *Il a mangé une poire* EN ENTIER. ‖ Complétement, absolument : *Jamais la panthère ne perd* EN ENTIER *son caractère féroce.* (Buff.) ‖ Dans son ensemble : *La tête* EN ENTIER *prend dans les passions des positions et des mouvements différents.* (Buff.)

— **Syn. Entier, complet, total.** V. COMPLET.

— **Entier, entêté, obstiné,** etc. V. ENTÊTÉ.

— **Antonymes.** Fractionnaire, partiel. — Dépareillé, écorné, entamé, imparfait, incomplet, mutilé, tronqué.

ENTIERCEMENT s. m. (an-tièr-se-man — rad. *entiercer*). Anc. cout. Dépôt en mains tierces d'une chose saisie.

ENTIERCER v. a. ou tr. (an-tièr-sé — du préf. *en*, et de *tiers*). Anc. cout. Déposer en mains tierces.

ENTIÈREMENT adv. (an-ti-è-re-man — rad. *entier*). Dans son entier, dans toutes ses parties, sans qu'il y manque rien : *Ce travail est* ENTIÈREMENT *terminé.* ‖ Complètement, tout à fait : *Je ne suis pas* ENTIÈREMENT *décidé. L'homme* ENTIÈREMENT *seul est celui qui n'a point d'ami.* (La Bruy.) *Les différences infinies qui se trouvent entre les hommes viennent presque* ENTIÈREMENT *de l'éducation.* (Mme Roland.) *Il est fort difficile d'être* ENTIÈREMENT *juste envers ceux dont on ne partage pas les sentiments.* (De Bonald.) *Il faut habituer les enfants à quitter la table avant d'être* ENTIÈREMENT *rassasiés.* (Mme Monmarson.) *La nature humaine, dans son ensemble, n'est ni* ENTIÈREMENT *bonne ni* ENTIÈREMENT *mauvaise.* (Renan.)

— **Antonymes.** Imparfaitement, incomplétement, partiellement.

ENTILLETTE s. f. (an-ti-llè-te; *ll* mll.). Techn. Petit morceau de bois qu'on met sur une clenche pour la fixer et empêcher que la porte ne puisse être ouverte.

ENTIME s. m. (an-ti-me — du gr. *entimos*, estimé). Entom. Genre d'insectes de la famille des charançons, qui sont ornés de belles couleurs du vert doré au fauve pâle, communs en France, en Angleterre et en Amérique.

ENTIMIDE adj. (an-ti-mi-de — rad. *entime*). Entom. Qui ressemble ou qui se rapporte à l'entime.

— s. m. pl. Division de la famille des charançons, ayant pour type le genre entime.

ENTINOPUS, architecte grec, né dans l'île de Candie à la fin du IVe siècle. Il est célèbre par la fondation de Venise, à laquelle il aurait pris la principale part. Il habitait Padoue lorsque l'invasion des Goths (405) le força à s'expatrier avec les autres habitants. Il se retira dans les marais de l'Adriatique, s'y bâtit une maison, qui fut la première et la seule de Venise jusqu'en 413. Mais alors d'autres Padouans réfugiés vinrent le rejoindre et y construisirent vingt-quatre nouvelles maisons; ce fut le noyau de la reine de l'Adriatique. En 420, le feu prit au petit hameau, et Entinopus fit vœu de consacrer sa demeure à Dieu si elle échappait au fléau, ce qui arriva en effet. On montre encore cette maison, transformée en église, dans le Rialto. Il serait d'ailleurs difficile, dans ce récit, de démêler ce qui appartient à la légende de ce qui est du domaine de l'histoire.

ENTITATULE s. f. (an-ti-ta-tu-le). V. ENTITULE.

ENTITÉ s. f. (an-ti-té — du lat. *ens, entis*, être). Philos. Essence, ensemble des propriétés constitutives d'un être : *Je suppose que l'*ENTITÉ *du poëte soit représentée par le nombre dix, il est certain qu'un chimiste, en l'analysant, la trouverait composée d'une partie d'intérêt contre neuf parties d'amour-propre.* (V. Hugo.) *Les nobles, éternels par leur généalogie, semblaient faire de chaque famille une* ENTITÉ *puissante coexistant aux siècles.* (Th. Gaut.) *La société n'existe pas à l'état d'*ENTITÉ. (La Presse.)

— Pathol. *Entité morbide*, Principe absolu des affections morbides, soit qu'il existe sans phénomène extérieur et concoure au fonctionnement régulier des organes, soit qu'il se traduise par un trouble quelconque des fonctions organiques.

— **Encycl.** Pour expliquer le sens du mot *entité*, il est nécessaire de rappeler quelques principes concernant les idées simplement conçues. Quelque variés que soient les faits intellectuels, ils ne contiennent jamais que deux éléments : la conception et la croyance. Ces deux éléments se trouvent toujours réunis dans le jugement, parce qu'il est impossible de croire sans concevoir, et, par conséquent, la conception est la plus simple de tous les faits intellectuels qui se produisent dans l'âme.

Concevoir, c'est avoir des idées sans rien croire, sans rien affirmer. Que cet état, appelé conception ou simple appréhension, soit réel ou supposé, toujours est-il qu'on peut considérer les idées comme des objets de simple conception et en faisant abstraction des croyances qui peuvent s'y trouver associées. Les idées, ainsi conçues, sont représentées par les termes isolés, et, quand on veut entrer dans les distinctions, il est difficile de traiter des unes sans parler des autres.

Les premières distinctions à faire entre les idées, et les seules qui intéressent la question des *entités*, ont pour base les différences de leur compréhension et de leur extension. La compréhension d'une idée est le nombre des éléments qui la composent ou de ce que l'on appelle encore ses attributs. L'idée est dite simple lorsqu'elle n'a qu'un élément et que, par conséquent, elle n'est pas susceptible

d'analyse. Elle est dite complexe lorsqu'elle a plusieurs éléments, et, selon que ces éléments multiples sont plus ou moins nombreux, elle est dite plus ou moins complexe. Par exemple, l'idée de chien est plus complexe que celle d'animal.

Passons aux différences d'extension. Toute idée peut être considérée comme ayant un objet qu'elle représente. Par ce mot objet, il faut entendre, non seulement des choses réelles, mais encore des choses purement fictives. Par exemple, lorsque je conçois une sirène, je pense à une chose, et, lorsque je conçois un centaure, je pense à une autre chose. En appelant ces choses les objets de ma conception, je ne fais aucune violence au langage. Comme, d'ailleurs, c'est tout un que d'avoir une idée et de penser à quelque chose, je puis dire que toute idée a un objet, et même, en le disant, je ne fais qu'exprimer une vérité de définition. Ainsi, les idées représentent des objets, et comme elles-mêmes sont représentées par des termes isolés, il s'ensuit que tout terme représente directement une idée et indirectement un objet.

L'extension ou, comme on disait au XVIIe siècle, l'étendue d'une idée est le nombre des objets qu'elle représente. Les idées qui ne représentent qu'un objet sont appelées individuelles ou singulières et sont représentées par les noms propres. Les idées qui représentent plusieurs objets semblables sont dites générales ou universelles et sont représentées par les noms communs. On dit qu'elles sont plus ou moins générales selon qu'elles représentent un nombre plus ou moins grand d'objets, d'individus ou de sujets. Par exemple, le mot *animal* est plus général, il a une extension plus grande que le mot *chien*, parce qu'il représente un plus grand nombre de sujets.

En somme, les idées, considérées en elles-mêmes ou dans leur compréhension, sont simples ou complexes; considérées dans leur extension ou dans le nombre des sujets qu'elles représentent, elles sont individuelles ou générales.

Pour achever ces préliminaires, il nous faut expliquer une formule exprimant le rapport constant qui existe entre la compréhension et l'extension des idées. Elle consiste à dire que ces deux qualités sont en raison inverse l'une de l'autre. Voici dans quel sens on doit l'entendre.

Deux idées, considérées en elles-mêmes ou dans leur compréhension, peuvent avoir le rapport du tout et de la partie. En effet, quand une idée est complexe et que, par l'analyse, on y distingue plusieurs idées plus simples, chacune de ces idées élémentaires est une partie de l'idée complexe, et cette dernière est un tout par rapport à chacune des idées qui la composent.

Ce même rapport du tout et de la partie peut exister aussi entre les objets de deux idées. Par exemple, la classe des oiseaux, qui est l'objet d'une idée, est une partie de la classe des animaux, qui est l'objet d'une autre idée. Ainsi, le rapport du tout et de la partie, ou plus brièvement le rapport d'identité partielle, peut exister entre les objets des idées comme entre les idées elles-mêmes. Mais ce qu'il faut bien remarquer, c'est que l'une de ces deux circonstances ne peut pas exister sans l'autre, ou, en d'autres termes, deux idées ne peuvent pas être partiellement identiques sans que leurs objets le soient pareillement, et la réciproque est vraie. C'est un rapport constant; mais c'est un rapport inverse : si l'idée A contient l'idée B, l'objet de l'idée B contient l'objet de l'idée A. Par exemple, l'idée d'animal est une partie de l'idée de chien, mais la classe des chiens n'est qu'une partie de la classe des animaux.

Arrivons maintenant aux *entités*.

Le mot *entité*, dont la signification est à peu près la même que celle des mots *essence*, *nature*, *manière d'être*, s'applique de préférence aux choses, et, pour chacune, il représente la nature ou les attributs communs à tous les sujets qui la composent. Par exemple, le mot *animalité* représente l'ensemble des attributs qui sont communs à tous les animaux, et le mot *rondeur* représente la nature commune des corps ronds. Du reste, comme le mot *entité* est peu usité aujourd'hui, il ne sera pas inutile de le rapprocher du mot *identité*, qu'il a servi à former et qui est d'un usage beaucoup plus commun.

Être identique, c'est être le même. L'identité s'affirme dans deux cas. Premièrement, quand on constate que, pendant une certaine durée, un objet n'a pas varié, qu'il a conservé toutes les qualités dont l'ensemble constitue sa nature ou sa manière d'être, on dit qu'il est resté le même, et c'est une manière d'affirmer la permanence de sa nature. Mais alors, en se servant du mot *identité* pour nier le changement et pour dire que sa nature est restée la même, c'est comme si on l'employait le mot *entité* à la place du mot *nature*. L'autre occasion d'affirmer l'*identité* est celle où il est question de deux choses. Sans doute il y aurait contradiction à dire que deux choses sont identiques; car affirmer l'identité, c'est nier la diversité et la pluralité. Cependant, il y a des cas où l'on a une raison suffisante d'affirmer l'identité. Tel est celui où quelque circonstance tend à la voiler. Il arrive parfois que deux mots ont un sens identique, comme les mots *hypothèse* et *supposition*. Alors, les deux expressions n'étant pas les mêmes, il peut être utile de dire qu'il n'y a aucune différence dans leur sens. D'ailleurs, dans un cas comme dans l'autre, l'identité peut n'être que partielle. Par exemple, quand on revoit un objet après un certain temps, on peut s'apercevoir qu'il a changé pour une part et que, pour l'autre part, il est resté le même. Quand il s'agit de plusieurs objets, s'ils ne diffèrent que dans une partie de leur manière d'être, s'ils ont des attributs communs, on dit qu'ils sont les mêmes ou qu'ils sont identiques à certains égards : les reptiles et les poissons ont une *entité* commune, c'est l'animalité. Entre le tout et la partie, il y a un rapport d'*identité* partielle : le vin est en partie de l'eau et en partie de l'alcool. Ainsi, être identique, c'est avoir la même nature ou la même *entité*, soit pour le tout, soit pour une part seulement. Par conséquent, le mot *entité* signifie à peu près la même chose que nature ou essence. Seulement, c'est toujours une nature commune à plusieurs sujets.

En effet, les choses dont l'idée est la plus complexe, telles que les espèces et même les variétés, ont leur *entité* comme celles dont l'idée est la plus simple. Par conséquent, les *entités* forment une hiérarchie qui est la même que celle des choses.

Le mot *abstrait* représente la totalité d'une essence. Mais cette essence est divisible, et même la première idée que nous en avons est due à la connaissance de quelques individus qui en contiennent des parties. Ainsi, nous connaissons des parties séparées de chaque essence avant de concevoir l'essence elle-même dans sa totalité infinie, et cela suffit pour nous faire connaître sa nature ou sa qualité, qui est indépendante de la quantité. Mais, pour chacun de nous, faibles humains, dont les connaissances sont toujours bornées, l'essence représentée par le terme abstrait n'est-elle que la somme des parties réelles que nous en avons connues? Non, et voici pourquoi. D'abord, nous admettons très-bien qu'il peut y avoir d'autres parties de la même essence qui nous soient inconnues. Ensuite, après avoir vu naître et périr un certain nombre d'individus contenant des parties d'une essence déterminée, après avoir vu ces parties disparaître et d'autres les remplacer, nous arrivons à concevoir l'essence elle-même comme étant autre que ses manifestations passagères, et nous lui attribuons une permanence qui leur manque. Alors l'essence est considérée comme le principe, non-seulement des manifestations réelles et connues, mais encore de celles qui sont seulement possibles. Or, comme le champ du possible, dans une catégorie quelconque, est illimité, le principe ou le tout de chaque catégorie a le même caractère, et ainsi toute essence, toute *entité* est un infini d'une nature déterminée. Par conséquent, s'il y a un rapport d'identité entre chaque essence et les parties que nous en connaissons, cette identité n'est que partielle. Comme les parties qui s'évanouissent sont remplacées par d'autres qui disparaîtront à leur tour, on peut dire avec vérité : les parties passent, mais l'*entité* demeure.

C'est sans doute grâce à sa permanence que l'*entité* est dite le principe des choses qui sont représentées par le terme concret; mais c'est aussi grâce à cette circonstance que l'idée de pouvoir ou de puissance est contenue dans le sens de chaque *entité*. Par exemple, les facultés de l'âme sont des *entités* et on les définit : les pouvoirs qu'a l'âme de faire certains actes et d'éprouver certaines modifications. Ainsi les qualités passives des êtres sont des *entités* comme les qualités actives.

Cependant, on se sert parfois du mot *cause* pour exprimer le rapport des objets qui sont représentés par le terme abstrait et le terme concret. En effet, selon un des sens du mot *cause*, le premier est dit la cause du second. En général, les mots *cause* et *effet* expriment un rapport entre deux choses qui, indépendamment de leur relation, existent et sont connues à quelque autre titre. Seulement, comme ce rapport n'est pas toujours le même, les mots *cause* et *effet* ont plusieurs acceptions. Par exemple, il y a la cause occasionnelle, la cause efficiente, la cause instrumentale et la cause finale, qui sont tout à fait distinctes de leur effet, et la cause matérielle, ainsi que la cause formelle, qui en sont les parties constituantes. Mais, outre ces différents sens, il y en a un autre selon lequel l'objet du terme abstrait est dit la cause de l'objet du terme abstrait.

Par exemple, Bossuet dit : par le mot *rondeur*, je signifie ce par quoi précisément je conçois que le rond est rond. » C'est comme s'il disait que la rondeur est la cause pour laquelle le rond est rond. En réalité, comme être rond est la même chose qu'avoir la rondeur, si la rondeur n'existait pas, aucun sujet ne pourrait en avoir. C'est en ce sens que la rondeur est dite cause du rond. Et encore, comme le rond n'est pas seulement rond, la rondeur est la cause, non pas de tout le sujet qui est rond, mais seulement de la partie de la nature de ce sujet, qui consiste à être rond. Du reste, il en est ainsi de tous les sujets. Chaque *entité* correspond à une chose; mais les sujets de chaque classe, ayant une nature plus complexe que celle de la classe elle-même, n'ont de rapport avec son *entité* que pour une partie de leur compréhension, et cela est vrai des individus et des espèces. Par exemple, si le chien a un rapport avec l'animalité, c'est seulement par la partie de son essence qui lui est commune avec tous les autres animaux. Si Pierre a une part dans l'humanité, c'est seulement par la portion de ses attributs qui lui est commune avec tous les hommes.

Quel nom donnerons-nous à cette espèce de cause ou plutôt quel adjectif devons-nous employer pour spécifier cette application du mot *cause*? Plusieurs auteurs l'appellent la cause abstraite, probablement à cause du terme qui l'exprime. D'autres l'ont désignée par le nom de cause *virtuelle*, mot qui vient de la scolastique et qui est très-juste. En effet, les idées que nous avons de toutes les causes de cette catégorie sont amenées par des jugements qui rentrent tous dans cette formule scolastique : *Ab actu ad posse valet consecutio*, ce qui veut dire : « Du fait à la possibilité de ce fait, la conséquence est bonne. » Or, c'est là un véritable axiome; car il serait absurde de nier la possibilité d'une chose qui est arrivée. Comme les causes potentielles sont la même chose que les *entités*, on pourrait encore les appeler causes *entitatives*, et cette manière de dire se justifierait par les expressions analogues de cause occasionnelle, cause exemplaire, cause matérielle, cause formelle, cause instrumentale, cause finale, qui ont le même sens que les mots *occasion*, *modèle*, *matière*, *forme*, *instrument* et *fin*. Enfin, ces mêmes causes pourraient aussi être appelées des causes infinies, parce qu'elles possèdent réellement l'attribut de l'infini.

L'emploi que l'on fait du mot *cause*, pour désigner les *entités*, n'est pas une chose nouvelle. Les stoïciens, voulant prouver que la cause du monde possède certains attributs, s'appuient sur ce principe que tout ce qui existe dans l'effet se trouve aussi dans la cause. Or, cette formule n'est vraie que quand on l'applique à la cause potentielle ou entitative. Appliquée à toute autre espèce de cause, elle serait fausse. C'est ce que l'on peut vérifier très-facilement en examinant successivement toutes les choses, autres que l'*entité*, auxquelles on a donné, à tort ou à raison, le nom de *cause*. Par conséquent, la cause dont les stoïciens ont parlé ne peut être que l'*entité*.

Les *entités* sont des essences permanentes, dont la durée est indéfinie et pour ainsi dire éternelle. Les mots qui les représentent sont des substantifs qui, différant des noms communs, ne jouent jamais le rôle d'adjectifs. En effet, on peut dire d'un sujet qu'il est homme ou animal, mais jamais on ne dira de lui qu'il est humanité ou animalité. Quand un terme abstrait entre dans l'attribut d'une proposition, c'est toujours avec le verbe *avoir*. Par exemple, on dit très-bien d'un animal qu'il a de la force ou de la sauvagerie, et d'une personne qu'elle a de la douceur ou de la prudence. Quand il est question d'un être particulier, l'emploi de l'article positif est nécessaire pour qu'on soit dans le vrai. S'il s'agissait de l'être bien, tel que le conçoivent les monothéistes, il en serait autrement.

Considérons le cas où un terme abstrait est le sujet d'une proposition, comme quand on dit : *La prudence est vertu*. Alors on en parle comme d'une substance. Sans doute on emploie souvent comme sujets de propositions des substantifs qui représentent des objets fictifs, tels que le centaure, la chimère, le sphinx, un centaure; mais ce n'est pas ici le cas, et, quand je parle de la prudence, je crois fermement que le mot *prudence* représente une chose réelle. Cette chose est-elle vraiment une substance? A cette question, il faudra répondre différemment, selon que l'on tiendra compte du bien du monothéisme, qui est le seul véritable, ou bien que l'on en fera abstraction.

Plaçons-nous d'abord à ce dernier point de vue; laissons Dieu derrière le rideau, et voyons quelle est la nature des *entités*. D'abord, quoique les grammairiens appellent noms communs les termes qui les représentent, elles ne sont pas des classes. Par exemple, le mot *prudence* ne représente pas un assemblage d'individus semblables, comme les mots *poisson* et *reptile*. Si donc l'objet de l'*entité* est une substance, il ne peut être qu'un individu. Est-il donc un individu? Pour répondre à cette question, nous allons d'abord exposer en quoi l'objet dont il s'agit ressemble aux individus ordinaires et en quoi il en diffère.

Voyons d'abord quels sont les traits de ressemblance entre les *entités* et les individus ordinaires. Pour cela, il faut partir de la notion de l'individu ou de l'individualité; car la catégorie des individus a aussi son *entité*.

Lorsqu'on a déjà l'idée générale de la classe, du genre, de l'espèce, on appelle individu tout ce qui compte pour un dans une catégorie quelconque. Seulement, il faut encore cette condition que ce qui compte ainsi pour un ne soit pas lui-même une catégorie ou une classe. Par exemple, si Charlemagne est un individu, ce n'est pas seulement parce qu'il compte pour un dans la classe des hommes et dans les classes plus restreintes des souverains et des grands hommes, c'est encore parce qu'il n'est pas lui-même une classe et que son nom ne peut pas être pris comme l'attribut de plusieurs sujets plus particuliers. Au contraire, quoique le reptile compte pour un dans la classe des vertébrés, il n'est pas un individu, parce qu'il est lui-même une classe et que son nom peut être pris comme l'attribut de plusieurs sujets plus particuliers, tels que les serpents, les lézards et les tortues. Pourquoi dit-on que les individus sont les sujets par excellence et pourquoi, dans certains cas, individu et sujet sont-ils synonymes? Parce que les noms des individus ne peuvent pas servir d'attribut dans les propositions. Or, les *entités* ont cela de commun avec les individus ordinaires. Par exemple, la prudence compte pour un dans la classe des vertus, et, par conséquent, on peut très-bien dire : « La prudence est une vertu. » Mais de quel sujet autre que la prudence elle-même et plus particulier qu'elle pourra-t-on dire qu'il est la prudence? D'autre part, assurément.

Voyons maintenant sous quel aspect l'individualité se présente à l'esprit humain avant que celui-ci ait acquis l'idée de classe. Alors on considère comme individu toute partie du monde que l'on distingue des autres et que l'on s'abstient de diviser. Par exemple, selon que l'on pousse plus ou moins loin l'analyse de la réalité la plus concrète, selon qu'on observant cette réalité on concentre plus ou moins son attention, on appelle individu tantôt une plante entière, tantôt une fleur, tantôt une étamine, tantôt une anthère. Or, c'est précisément sous cet aspect que chaque *entité* se présente à l'esprit.

Ne craignons pas d'insister sur l'idée de l'individualité; car ici elle est d'une importance capitale. Dans la conception d'individu, on trouve l'idée de l'unité pour l'idée d'une nature ou d'une essence déterminée. Or, l'unité, selon la définition qu'en donnent les mathématiciens, et je n'en connais pas d'autre, c'est toute quantité prise arbitrairement pour servir de terme de comparaison aux autres quantités de même nature. Par exemple, si deux quantités ont entre elles le rapport du simple au double, on dira que la première est la moitié de la seconde, ou que la seconde est le double de la première. Dans le premier cas, c'est la plus grande qui est l'unité; dans le second, c'est la plus petite. Ainsi l'unité, considérée comme une quantité, et elle ne peut pas être chose, c'est tout ce que l'on veut. Par conséquent, j'ai parfaitement le droit de prendre pour unité la totalité d'une nature ou d'une essence quelconque.

Grâce à ces ressemblances, les *entités* sont représentées par des substantifs qui ont plus de rapport avec les noms propres qu'avec les noms communs qui représentent des classes. Cependant, il y a aussi des différences entre les *entités* et les individus proprement dits. La première, c'est que, dans ces derniers, l'essence est bornée ou finie, tandis que chaque *entité* est une essence infinie. Il y a donc une seconde. Les noms des *entités* figurent souvent dans l'attribut de la proposition avec le verbe *avoir* et l'article partitif, comme quand on dit qu'une personne a du courage ou de la prudence. Or, cela n'arrive jamais pour les noms propres qui représentent les individus ordinaires. A cause de ces différences, nous concevons très-bien que l'on répugne à considérer les *entités* comme des individus. Cependant, si l'on fait abstraction de Dieu, comme nous l'avons dit, il sera nécessaire d'admettre que les *entités* sont à la fois des individus et des infinis.

Ce point de vue de l'esprit humain est représenté par le panthéisme grec et romain. Pour les païens, les dieux et les héros sont des puissances, c'est-à-dire des *entités* personnifiées, et ces noms de dieu et de déesse sont souvent employés comme synonymes de puissances. Par exemple, Hésiode dit, en parlant d'une vertu qui n'avait ni temple ni autel : « c'est aussi une déesse. Quant à l'infinité, qui est l'attribut des *entités*, elle est représentée par l'habitude que prirent les Romains de dire les dieux immortels et non pas seulement les dieux. Enfin, les divinités païennes forment une hiérarchie de puissances supérieures et de puissances inférieures, dont l'ordre est le même que celui des classes et des *entités*.

Selon l'idée païenne, la nature de chaque être particulier est, pour une part, la même que celle du dieu qui est la personnification de son essence. Ce qui le montre bien, c'est que, dans les auteurs, le nom de quelques dieux est pris souvent dans le sens partitif, pour exprimer la chose elle-même. Par exemple, Pluute, voulant faire allusion à un personnage : « Tu portes du feu dans ton sein, » emploie le nom de Vulcain pour dire du feu. Ce même nom de Vulcain a fait volcan. Virgile, voulant dire que les Troyens virent de la farine de leurs vaisseaux et qu'ils boivent du vin vieux, désigne la farine par le nom de Cérès et le vin par celui de Bacchus. Voilà encore un rapport avec les *entités*.

Malgré toutes ces raisons, excellentes, il ne manquera pas de gens pour faire cette objection : « Mais, vous aurez beau dire et beau faire, vous n'empêcherez pas que toutes les personnes qui parlent français ne donnent le nom de qualités à la rondeur, à la douceur, à la prudence, à la sagesse, à la bonté, enfin à toutes les choses que vous appelez des *entités*. Or, c'est un axiome de métaphysique et de sens commun, que toute qualité appartient à une substance et, par conséquent, n'est pas substance elle-même.

Comment concilierez-vous cette vérité incontestable avec la prétention que vous venez de prononcer, à savoir que les *entités* sont des individus et des substances?

» A cela je répondrai : Si vous voulez que je convienne que les *entités* sont des qualités, il faut au moins que vous m'apreniez à qui elles appartiennent. En effet, j'ai beau regarder en moi et autour de moi, je ne vois aucune chose ni aucun individu qui possède ces qualités. Par exemple, l'*entité* qu'on appelle prudence n'est la qualité d'aucun être particulier; car, parmi les êtres particuliers, il n'y a que des hommes auxquels on puisse imputer de la prudence. Or, lorsqu'un homme est vraiment prudent, ce qui est une qualité en lui, c'est une fraction de prudence, ce n'est jamais l'*entité* appelée *prudence*, ce n'est jamais le tout infini qui comprend toutes les parties de prudence connues et inconnues, réelles et possibles, et que je conçois, abstraction faite de tous les sujets particuliers. Pour qu'on pût croire que l'*entité* prudence est une qualité, il faudrait supposer qu'elle appartient tout entière à un seul sujet, ou, en d'autres termes, qu'il y a un être, un sujet, un individu, qui possède à lui seul toute la prudence réelle et possible, connue et inconnue. Il faudrait supposer aussi que ce sujet possédât d'autres qualités que la prudence. Songez-y bien, l'*entité* n'est pas seulement une portion d'essence, c'est l'essence entière et infinie. Par conséquent, si vous voulez me faire avouer que les *entités* sont des individus, il faut leur chercher un sujet autre que les êtres particuliers et bornés qui composent les classes.

» Jusqu'à présent, j'ai fait abstraction du seul Dieu véritable, du Dieu du monothéisme, et tout ce que j'ai soutenu était rigoureusement vrai à ce point de vue. Il est temps, non pas de faire sortir Dieu d'une manchine comme une divinité théâtrale, mais d'ouvrir les yeux pour le voir présent et vivant en nous et hors de nous : voilà le vrai sujet des qualités que l'on appelle *entités*. Dans ces êtres particuliers, dans les individus qui composent les classes, nous n'apercevons que des parcelles d'*entité ou* d'essence; c'est en Dieu seul que réside le principe ou le tout infini de ces parcelles. Les *entités* sont en Dieu comme les attributs dans un sujet individuel; car Dieu, qui est la seule substance infinie, est un individu et non pas une classe. »

Le point de vue des *entités* personnifiées et divinisées est, pour ainsi dire, une étape dans la marche progressive qui a conduit l'humanité de la connaissance des individus à celle du vrai Dieu. En effet, il y a deux degrés dans la connaissance de l'infini. Après avoir classé et généralisé, nous concevons un certain nombre d'infinis qui se distinguent les uns des autres par la diversité de leur nature; nous croyons à la réalité de leur existence, et nous les considérons comme autant d'êtres distincts : voilà le premier degré. Ensuite, et ce progrès s'est réalisé chez les juifs, les chrétiens et les musulmans, au lieu de considérer les *entités* comme autant de substances distinctes, nous arrivons à comprendre qu'en réalité elles ne sont que les attributs divers d'un seul être, d'un seul individu, d'un seul Dieu : voilà le second degré, et il n'y a rien au-dessus. Ainsi l'idée de l'individualité nous conduit aux deux termes extrêmes de la connaissance humaine. Quant aux classes, elles ne sont jamais que des parties d'individus. Que sont, par exemple, les minéraux, les végétaux et les animaux? Des parties d'une planète qu'on appelle la terre. Que sont les planètes et les étoiles, sinon des parties de l'univers? Ainsi, tout n'est que partie, excepté Dieu, qui comprend tout ce qui n'est pas lui.

Plusieurs philosophes ont identifié l'un, l'être et l'infini; en voici la raison : étant donné l'un de ces attributs, on peut en déduire les deux autres; mais aucun des trois n'exprime une nature de chose déterminée. Il en est de même de tous les attributs de la substance divine qui sont appelés métaphysiques : telles sont, par exemple, l'aséité, la nécessité; l'immutabilité et l'indépendance.

Pour trouver des attributs qui représentent des natures de choses déterminées, il faut considérer ceux que les philosophes appellent physiques et moraux. Telles sont, par exemple, la justice et la bonté. Mais il faut remarquer que ces natures de choses se trouvent par portions dans des êtres particuliers et que, sous ce rapport, elle sont différentes qui existe entre eux et Dieu est celle du fini et de l'infini.

Quant aux deux attributs qu'on appelle l'éternité et l'immensité, ils révèlent l'idée d'une nature de choses qui remplit le temps et l'espace, mais ils ne disent pas quelle est cette nature.

Les considérations qui précèdent sont très-propres à nous faire comprendre pourquoi, en religion, l'humanité a débuté par le fétichisme; pourquoi elle n'est arrivée que plus tard à la forme du polythéisme, dont les divinités, sous la personnification des *entités*, et pourquoi enfin elle n'est parvenue qu'en dernier lieu au monothéisme. Ces mêmes considérations servent aussi à expliquer pourquoi, dans les récits traditionnels des religions, les divinités de tous les degrés, les personnes et les choses finies sont si fréquemment en rapport et jouent des rôles variés dans les aventures communes.

En résumé, les *entités* sont des réalités supérieures aux individus proprement dits, qui ne sont, comme elles, que des parties par rapport à Dieu. Ainsi, elles méritent au moins autant que les individus le nom d'êtres et de substances. L'état de l'esprit qui consiste à les concevoir comme des réalités distinctes est fréquent et même nécessaire pour l'accomplissement des destinées humaines. Par conséquent, les termes abstraits qui les représentent ont aussi leur raison d'être et leur nécessité. En effet, le terme concret ne convient pas pour rappeler l'idée d'une essence infinie, puisqu'il n'exprime jamais qu'une partie d'essence. De plus, il ne représente pas une essence à l'exclusion de toute autre; car il rappelle la nature plus complexe du sujet. C'est pourquoi il prête à l'équivoque, lorsqu'on l'emploie substantivement à la place du terme abstrait, tandis que celui-ci n'a aucunement cet inconvénient. Mais ce n'est pas dire assez. En effet, il y a des cas où l'emploi du terme concret serait tout à fait insupportable. Par exemple, supposez qu'un homme ayant à sa disposition les termes *faiblité*, *douceur*, *vérité*, *bonté* et *beauté*, préfère les termes concrets et dise « le fusible de l'or, le doux de cette dame, le vrai de cette assertion, le bon de cette action, le beau de ce spectacle »; vous assistants le regarderont avec attention pour savoir s'il parle sérieusement ou s'il se livre à une plaisanterie de mauvais goût. Mais les termes abstraits ne servent pas seulement à donner de la noblesse au style en faisant penser à l'infini, il y a des cas où leur emploi est absolument nécessaire et d'autres où il est utile en donnant de la clarté au discours.

Malgré tous ces mérites, il y a des personnes qui se moquent des termes abstraits en rappelant à tout propos hors de propos la vertu dormitive et la vertu purgative du *Malade imaginaire*. Oui, sans doute, il n'y a rien de commun entre ces vertus et cette analogie; oui, sans doute, la *nature* ne peut pas être prise pour un personnage : « Tu portes du feu dans ton sein, » emploie le nom de Vulcain pour dire du feu. Ce même nom de Vulcain a fait volcan. Virgile, voulant dire que les Troyens virent de la farine de leurs vaisseaux et qu'ils boivent du vin vieux, désigne la farine par le nom de Cérès et le vin par celui de Bacchus. Voilà encore un rapport avec les *entités*.

Malgré toutes ces raisons, excellentes, il ne manquera pas de gens pour faire cette objection : « Mais, vous aurez beau dire et beau faire, vous n'empêcherez pas que toutes les personnes qui parlent français ne donnent le nom de qualités à la rondeur, à la douceur, à la prudence, à la sagesse, à la bonté, enfin à toutes les choses que vous appelez des *entités*. Or, c'est un axiome de métaphysique et de sens commun, que toute qualité appartient à une substance et, par conséquent, n'est pas substance elle-même.

ENTOILAGE s. m. (an-toi-la-je — rad. *entoiler*). Techn. Action d'entoiler, de mettre sur une toile : *L'*ENTOILAGE *d'une guimpe, d'une patre de manchettes.* ‖ Étoffe qui sert pour entoiler; réseau auquel est cousue une dentelle. *Acheter dix mètres d'*ENTOILAGE. *Un bouquet de bruyères lilas sortait de son sein, que modelait l'*ENTOILAGE *blanc de sa chemise.* (Chateaub.)

ENTOILÉ, ÉE (an-toi-lé) part. passé du v. Entoiler. Monté sur toile : *Des manchettes* ENTOILÉES. ‖ Collé sur une toile : *Une estampe* ENTOILÉE. *Une carte géographique* ENTOILÉE.

ENTOILER v. a. ou tr. (an-toi-lé — du préf. *en*, et de *toile*). Techn. Monter sur toile, en parlant d'une pièce d'ajustement : ENTOILER *une guimpe, une cravate.* ‖ Coller sur toile : ENTOILER *une estampe, une carte géographique.* ENTOILER *du papier de tenture.* ‖ *Entoiler un moulin*, Étendre et attacher les toiles sur ses ailes.

ENTOIR s. m. (an-toir — rad. *enter*). Arboric. Instrument dont on se sert pour enter. ‖ On dit aussi GREFFOIR.

ENTOISER v. a. ou tr. (an-toi-zé — du préf. *en*, et de *toiser*). Disposer pour être toisé, mesuré : ENTOISER *des matériaux.*

ENTOMI s. m. (an-to-me — du gr. *en*, dans; *tomos*, section). Entom. Nom générique des animaux articulés.

ENTOMIQUE adj. (an-to-mi-ke — rad. *entome*). Qui a rapport aux insectes : *Organisation* ENTOMIQUE.

ENTOMIZE s. m. (an-to-mi-ze). Ornith. V. ENTOMYZE.

ENTOMOBIE adj. (an-to-mo-bî — du gr. *entomon*, insecte; *bios*, vie). Entom. Qui vit dans le corps des insectes.

— s. f. pl. Groupe d'insectes diptères, comprenant les espèces dont les larves vivent dans le corps d'autres insectes.

ENTOMOCÈRE adj. (an-to-mo-sè-re — du gr. *entomos*, divisé; *keras*, corne). Entom. Qui a les antennes divisées en segments.

— s. m. pl. Groupe d'insectes diptères, comprenant ceux qui ont le dernier article des antennes divise en segments.

ENTOMOCHILE s. m. (an-to-mo-ki-le — du gr. *entomos*, coupé; *cheilos*, lèvre). Entom. Genre d'insectes coléoptères hétéromères, de la famille des mélasomes, dont l'espèce type habite le Chili.

* **ENTOMODE** s. m. (an-to-mo-de — du gr. *entomos*, divisé). Crust. Syn. de ENTOMOSTRACANTHE, genre de crustacés lernéides.

ENTOMODÈRE s. m. (an-to-mo-dè-re — du gr. *entomos*, divisé; *deré*, cou). Entom. Genre d'insectes coléoptères hétéromères, de la famille des mélasomes, comprenant quatre espèces, qui habitent le Tucuman.

ENTOMOFUGE adj. (an-to-mo-fu-je — du gr. *entomon*, insecte; *pheugô*, je mets en fuite). Pharm. Vermifuge.

— s. m. Remède vermifuge.

ENTOMOGRAPHE s. m. (an-to-mo-gra-fe — du gr. *entomon*, insecte; *graphô*, j'écris). Écrivain spécial, qui écrit des études sur les insectes.

ENTOMOGRAPHIE s. f. (an-to-mo-gra-fî — du gr. *entomon*, insecte; *graphô*, j'écris). Zool. Histoire des insectes.

ENTOMOGRAPHIQUE adj. (an-to-mo-gra-fik-e — rad. *entomographie*). Qui a rapport à l'entomographie : *Études* ENTOMOGRAPHIQUES.

ENTOMOÏDE adj. (an-to-mo-i-de — du gr. *entomon*, insecte; *eidos*, aspect). Entom. Qui ressemble à un insecte.

ENTOMOLITHE s. m. (an-to-mo-li-te — du gr. *entomos*, divisé; *lithos*, pierre). Crust. Syn. de PARADOXIDE, genre de crustacés fossiles.

— Entom. Empreinte d'insecte fossile.

— Minér. Pierre schisteuse ou en lame qui porte des empreintes d'insectes.

ENTOMOLOGIE s. f. (an-to-mo-lo-jî — du gr. *entomon*, insecte; *logos*, discours). Partie de la zoologie qui traite des insectes : *L'*ENTOMOLOGIE, *si jeune encore au* XVIIIe *siècle, malgré ses brillantes découvertes, et alors si fort dédaignée que Réaumur croyait devoir se justifier de l'entraînement irrésistible qui l'attirait vers cette science, a fait de rapides progrès depuis* 1789. (D'Orbigny.) ‖ Traité sur les insectes : *L'*ENTOMOLOGIE *de Clairville.* ‖ On dit rarement ENTOMOZOOLOGIE.

— **Encycl.** Les anciens désignaient sous le nom d'insectes (*entomon*) tous les animaux articulés autres que les vers; ils nous ont transmis, d'ailleurs, avec quelques faits positifs et bien observés, beaucoup de notions erronées sur la nature, l'organisation et la physiologie de ces animaux. Aristote les range parmi les animaux *exsangues*, ou, comme nous disons aujourd'hui, *à sang blanc*. Les auteurs qui sont venus après lui n'ont guère fait que copier le naturaliste grec, en y ajoutant quelques observations personnelles, souvent peu précises ou mal interprétées. Il n'y a pas, à cette époque, d'*entomologie* proprement dite. Quelques médecins, quelques hommes adonnés à la culture des champs s'occupent de cette étude à leur point de vue particulier. On peut citer, entre autres, Athé-